

EXTRAITS DU LIVRE DE ALAIN GAS
"CÉVENNES, MONTAGNE REFUGE
ET TERRE DE RENCONTRES" (NPL 2008)

Des Cévennes aux garrigues

Où la Nature reprend aussi tous les droits

Au sud des Cévennes, le mot "*plaine*" est couramment utilisé pour désigner les bassins alluvionnaires... Rien à voir avec les grandes plaines d'Europe septentrionale ; nos plaines ne sont que des répits fertiles encastrés entre les massifs rocaillieux que l'on imagine stériles ou pétrifiés à tout jamais.

Schématiquement, les "plaines" du pays gardois décrivent un ample arc de cercle disposé entre les montagnes cévenoles et l'immense espace des garrigues. Ces dernières apparaissent comme l'exact envers des Cévennes. Les roches multiples qui constituent les Cévennes ont été propulsées vers le haut quand le calcaire, composante exclusive des garrigues, a été travaillé vers le bas. La vie des garrigues est pour une large part enfouie (au fond de canyons vertigineux) ou souterraine (grottes, avens, réseaux labyrinthiques de galeries). A la surface - hormis quelques reliefs extravagants - tout paraît uniforme et aride : les rivières sont des oueds assoiffés trois cents cinquante jours par an ; les chênes verts, égaux à eux-même douze mois sur douze, semblent régner sans partage.

Une telle appréciation est superficielle et trompeuse. L'univers des garrigues est en vérité foisonnant. L'empire de la chênaie recouvre sans l'étouffer une surprenante variété végétale, du pin majestueux aux minuscules herbacés. Et, en se frayant un passage entre les buissons d'épineux, se découvrent progressivement les traces des entreprises humaines.

Les garrigues ont été investies par l'homme bien plus franchement et précocement que les Cévennes. C'est là que se retrouvent les vestiges des villages du Néolithique (les premiers recensés sur le territoire de l'actuelle France) et les témoignages des dévotions primordiales (sources sacrées, mégalithes et statues-menhir). Les éboulis qui serpentent à travers les sous-bois rappellent les épuisants chantiers d'épierrement de nos aïeux ; ils restituent parfois les remparts des *oppida* protohistoriques ou antiques. Bergeries ruinées et pittoresques capitelles ponctuent les anciennes aires de pâturage et les clairières où, hier encore, prospéraient les oliveraies et les vergers. Aujourd'hui, tout est abandonné. Comme les Cévennes, les garrigues retournent à la Nature

que l'homme qualifie de sauvage. L'occasion de se régénérer et de préparer d'insoupçonnées métamorphoses. Avant, peut-être, d'offrir à l'homme civilisé l'espace d'une reconquête, la chance d'une *Renaissance* respectueuse de la Terre-mère.

* * *

La garrigue d'Euzet

Les garrigues restent méconnues par la plupart de ceux qui circulent sur les grands axes bitumés qui en trouent les immensités. Pour inciter à la découverte des garrigues, sans doute faut-il se familiariser avec les petites routes qui serpentent en lisière de celles-ci, alternant ou hésitant entre bois et vallons cultivés. Les environs d'Euzet se présentent particulièrement démonstratifs d'un territoire à géographie variable que les hommes ont longtemps su adapter pour écrire leur histoire.

L'étymologie d'Euzet ramène à "*yeuse*", nom local désignant le chêne dont l'emprise semble totale sur la colline contre laquelle s'adosse le village. Au faîte de cette dernière - à 286 mètres d'altitude -, la vue se déploie des Cévennes jusqu'au mont Ventoux et tutoie le mont Bouquet. Là-haut, plusieurs hectomètres d'éboulis éventrent la chênaie : ce qui reste de l'enceinte d'un oppidum gaulois (photo n° 4). En contre-bas, cachés dans le dédale des rochers et des végétaux, des silos en forme d'amphores ont été creusés en des temps indéterminés pour servir à protéger les récoltes des pillards. Au même niveau, sur l'autre versant, des abris sous roche laissent mal imaginer l'ampleur des grottes où le camisard Jean Cavalier avait établi le repaire de ses troupes rebelles, avant que les troupes du roi ne les dévastent le 19 avril 1704 (photo n° 3). Plus bas encore, les vestiges de bergeries, de fours à chaux et d'établissements verriers - gros consommateurs de bois de chêne -, puis, au piémont de la colline qui porte Saint-Jean-de-Ceyrargues, les ruines de la station thermale d'une *Belle époque* (d'où le nom d'Euzet-les-Bains).

Le plus extravagant maillon du patrimoine d'Euzet apparaît au nord-ouest : un grand pont enjambe la route lilliputienne qui mène à Saint-Just-et-Vaquières (photo n° 5). Il permettait le passage d'une voie ferrée qui relia Alès à Uzès, le temps éphémère d'une folle utopie. Les rails ont été enlevés... Subsiste la trouée héroïque que les bergers et les bouscatiers pouvaient franchir pour rejoindre les bois sans risque qu'un train ne les ralentisse, par quatre ponts en pierres de taille construits en moins de trois cents mètres : un pont par propriétaire concerné ! A croire que les paysans d'Euzet appartenaient, il y a

moins d'un siècle, à une race de titans.

Un second viaduc permettait au chemin de fer de passer par-dessus la Liquette, un ruisseau dont le régime s'assimile à celui des oueds d'Afrique du nord : il ne coule qu'aux lendemains des fortes pluies. Le reste de l'année, la Liquette n'est qu'un lit de cailloux qui, en amont d'un étranglement (photo n° 6), définit un surprenant boulevard taillé dans la roche calcaire. Entre le talus artificiel édifié pour la voie ferrée et la falaise qui, de ce côté, sert de rempart naturel à l'oppidum antique, une combe reçut longtemps toutes les attentions des paysans voisins qui, ici, se firent jardiniers. Certains y cultivent encore une oliveraie ; mais, la plupart des parcelles sont aujourd'hui en friche (photos n° 1 et 2).

Cet espace idyllique, nous conseillons de le visiter en mai, lors des floraisons, et à l'automne lorsque caroubiers, érables, pistachiers, amandiers et vignes sauvages se parent de doré et d'écarlate, pour s'émanciper du vert bronze de la chânaie. Tandis que les arbousiers prennent des airs de fête en mariant leurs fleurs aux boules rouges de leurs fruits.

Ces coloris distribués sans ordre donnent à cette clairière des apparences édéniques : jardin abandonné qui témoignerait d'un âge innocent durant lequel l'homme vivait en symbiose avec son environnement naturel. Âge que l'on se plaît à imaginer harmonieux. Les squelettes désarticulés des oliviers rappellent qu'il fut hasardeux et laborieux. Et, quand il se lève, le vent mistral clame la violence de ce monde solaire.

* * *